

Pierre Gangloff ici, l'ombre !

Il arpente encore et toujours des territoires porteurs d'histoires et de mémoires : Pierre Gangloff est descendu trente mètres sous terre, dans l'humidité claustrophobique de la Ligne Maginot, égrenant au fort de Schœnenbourg ses « peintures d'acier ».

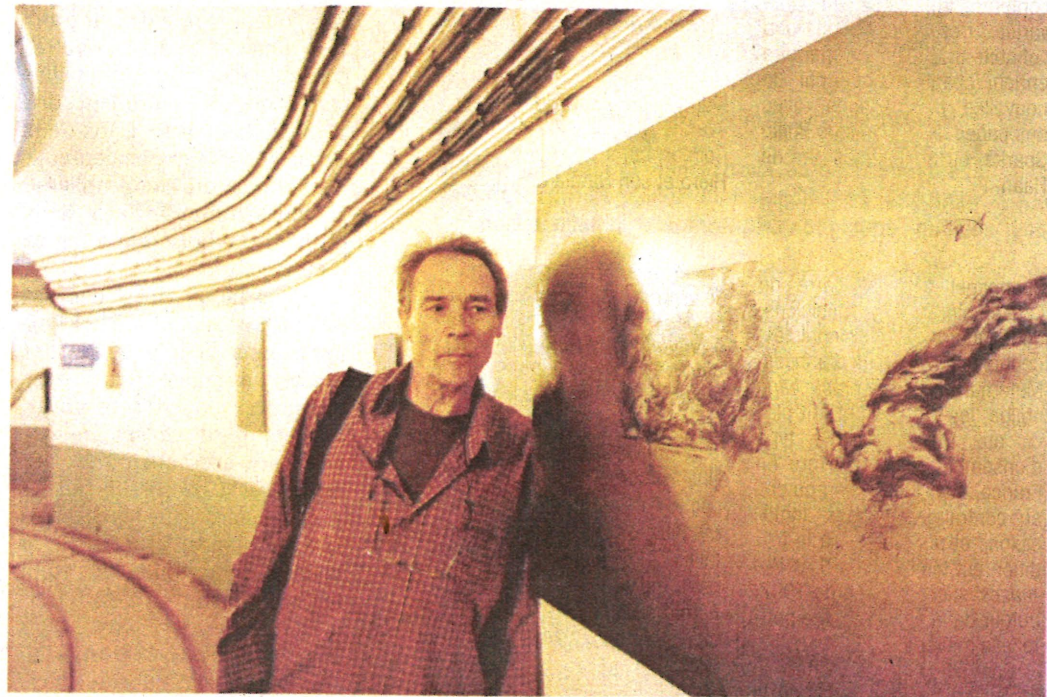
HUNSPACH

Il l'a appris bien plus tard. Par son père. Happé par la Seconde Guerre mondiale, un de ses oncles s'était retrouvé mobilisé sur la Ligne Maginot. Un lien parcourt ainsi six décennies, reliant le plasticien à une histoire familiale finalement pas si lointaine, puisque la mémoire en conserve encore la trace.

Mémoire, trace. Deux éléments essentiels du travail de Pierre Gangloff, qui a déjà effectué des bonds bien plus substantiels dans le passé. Au musée de Wœrth, en 1997, il revisitait la guerre de 1870, prenant appui sur un célèbre tableau d'Édouard Detaille, *La Charge de Morsbronn*, dont le lyrisme pathétique, propre à la grande peinture d'histoire, nourrissait alors une trentaine de variations à la tonalité spectrale.

Autre station, plus médiévale, à l'automne 2007 au château du Lichtenberg, qui abritait dans ses cavités minérales les jeux de l'ancien enfant de Pfaffenhoffen. Il y évoquait notamment Philippe V de Hanau-Lichtenberg, Saint-Georges terrassant le dragon ou encore une scène de bataille, genre dans lequel l'expressivité graphique de Gangloff s'épanouit avec ce lyrisme qui sait si bien se souvenir de Rubens.

Rubens ? Justement, il inaugure ce nouveau parcours dans la mémoire et la géographie de l'Alsace qui s'enracine à trente mètres sous terre au fort de Schœnenbourg, dans une partie de ces boyaux coulés dans le béton et surarmés avec lesquels André Maginot et l'état-major français s'imaginaient fixer l'armée allemande.



Pierre Gangloff. Photo DNA - Bernard Meyer

de. Du grand maître flamand, Gangloff a conservé l'essentiel d'une chorégraphie des corps et destriers lestement gravée et encrée sur une plaque d'acier. Quelques détails agrandis, combattants occis, s'en vont flotter à la marge, échappant ainsi à la confusion de la lutte et soulignant le tragique de la scène.

A Rubens et à sa Guerre répond l'immobilisme de la Paix, elle aussi travaillée dans et sur l'acier. Gangloff s'est inspiré d'une photo de famille de la fin du XIX^e siècle. On retrouve là sa sensibilité aux documents anciens, à ces tranches de vies anonymes qui flottent ainsi à la surface du temps, parvenant jusqu'à nous sans pour autant dévoiler leurs secrets. Au portrait de groupe succèdent tout du long, dans cette humidité

- 80 % - et fraîcheur souterraines, des portraits individuels. Des hommes qui surgissent dans une même grisaille mélancolique. Des visages au graphisme haché, tout en griffures, des empreintes au dessin brutal, comme des « linges » de Véronique faits d'acier qui rythment et hantent la marche dans les couloirs desservant l'ancienne usine électrique du fort de Schœnenbourg.

A cette peinture qui semble convoquer la mémoire des morts s'ajoutent, réalisés sous verre mais aussi parfois sur métal, les paysages que Gangloff est allé chercher à la surface du site. De la couleur, mais si peu : des bleus qui tirent au gris, des ocres pâles... Aucune séduction en ces lignes d'horizon que traversent les barbelés et leurs piquets

dans une lumière lointaine - aube à venir ou éclat des combats ? Pas de doute, ce moulinement ambigu est traversé d'une tension guerrière. Comment pourrait-il faire l'économie de son passé ?

Il y a dans cette façon d'articuler histoire et territoire comme un retour du royaume des ombres, un lourd sentiment d'inquiétude. Pierre Gangloff nous rappelle que la mémoire, comme les paysages, n'est pas neutre. Dans la dureté de l'acier ou du verre, ses visions en restituent la tragique force émotionnelle.

Serge Hartmann

Jusqu'au 31 août au Fort de Schœnenbourg, entre Soultz-sous-Forêts et Wissembourg. Du lundi au samedi de 14 h à 18 h, dimanche de 9 h 30 à 11 h et de 14 h à 16 h. Visite guidée les 25 juillet et 1^{er} août à 15 h. Monographie chez Do Bentzinger, 14 €.